



## ANAIS DE HISTÓRIA DE ALÉM-MAR

Vol. XX (2019)

ISSN 0874-9671 (impresso/print)

ISSN 2795-4455 (electrónico/online)

Homepage: <https://revistas.rcaap.pt/aham>

---

### *Maximilianus Transylvanus et Pietro Martire d'Anghiera. Deux humanistes à la cour de Charles Quint*

Emmanuelle Vagnon 

---

#### Como Citar | How to Cite

Vagnon, Emmanuelle. 2019. «Maximilianus Transylvanus et Pietro Martire d'Anghiera. Deux humanistes à la cour de Charles Quint». *Anais de História de Além-Mar* XX: 215-246.

<https://doi.org/10.57759/aham2019.34810>.

#### Editor | Publisher

CHAM – Centro de Humanidades | CHAM – Centre for the Humanities

Faculdade de Ciências Sociais e Humanas

Universidade NOVA de Lisboa | Universidade dos Açores

Av.<sup>a</sup> de Berna, 26-C | 1069-061 Lisboa, Portugal

<http://www.cham.fcsh.unl.pt>

#### Copyright

© O(s) Autor(es), 2019. Esta é uma publicação de acesso aberto, distribuída nos termos da Licença Internacional Creative Commons Atribuição 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/deed.pt>), que permite o uso, distribuição e reprodução sem restrições em qualquer meio, desde que o trabalho original seja devidamente citado.

© The Author(s), 2019. This is a work distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>), which permits unrestricted reuse, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.



As afirmações proferidas e os direitos de utilização das imagens são da inteira responsabilidade do(s) autor(es).

The statements made and the rights to use the images are the sole responsibility of the author(s).

# Maximilianus Transylvanus et Pietro Martire d'Anghiera. Deux humanistes à la cour de Charles Quint

Emmanuelle Vagnon\*

*Anais de História de Além-Mar XX* (2019): 215-246. ISSN 0874-9671

## Resumo

A primeira navegação à volta do mundo, entre 1519 e 1522, liderada por Fernão Magalhães e alcançada sob o comando de Sebastião Elcano, deu origem a muitos relatos. Os dois mais antigos são as cartas redigidas em latim pelos secretários de Carlos V, Pietro Martire d'Anghiera (1457-1526) e Maximilianus Transylvanus (ca. 1485-1538), que recolheram e anotaram os testemunhos orais dos sobreviventes da expedição em Valladolid e os enviaram, a partir de 1523, aos seus correspondentes na Alemanha e na Itália. A importância destas duas cartas reside não apenas na qualidade dos factos reportados, mas também no ponto de vista de que estes cortesãos tinham contactos humanistas por toda a Europa. Este artigo analisa como estes autores contribuíram para a invenção do discurso moderno sobre as “grandes descobertas”, apresentando a expedição de Fernão Magalhães e seus tripulantes como um avanço científico que superou os saberes herdados da Antiguidade; demonstra como estas duas cartas continham igualmente as sementes de uma crítica moral das sociedades europeias e da procura utópica por mundos melhores.

**Palavras-chave:** Magalhães, circum-navegação, humanismo, grandes descobertas, história da cartografia, história global.

Data de submissão: 11/07/2019

Data de aprovação: 15/11/2019

## Abstract

The first navigation around the world, between 1519 and 1522, led by Fernand Magellan and achieved under the command of Sebastião Elcano, gave rise to many accounts. The two oldest ones are the letters written in Latin by two clerks of Charles V, Pietro Martire d'Anghiera (1457-1526) and Maximilianus Transylvanus (ca. 1485-1538), who collected and wrote down the oral testimonies of the survivors of the expedition in Valladolid and sent them to their correspondents, in Germany and Italy starting in 1523. The importance of these two letters resides not only in the quality of the reported facts, but also in the point of view of these courtiers that had connections with humanists from all over Europe. The article analyzes how these authors contributed to inventing the modern discourse on “great discoveries”, by presenting the exploit of Magellan and his sailors as a scientific progress surpassing the knowledge inherited from Antiquity; it shows how these two letters also contain the seeds of a moral critique of European societies and of the utopian search for better worlds.

**Keywords:** Magellan; circumnavigation; humanism; great discoveries; history of cartography; global history.

Date of submission: 11/07/2019

Date of approval: 15/11/2019

\* Centre National de la Recherche Scientifique, LAMOP-Université Paris 1, France.  
E-mail: emmanuelle.vagnon-chureau@univ-paris1.fr

## Maximilianus Transylvanus et Pietro Martire d'Anghiera. Deux humanistes à la cour de Charles Quint

Emmanuelle Vagnon

6 septembre 1522. Les vestiges de la flotte de Magellan arrivent à Sanlúcar de Barrameda après une épuisante aventure de presque trois ans autour du globe. Les dix-huit survivants de la *Victoria* rentrent à bon port au prix de souffrances inouïes. À peine réconfortés, les chefs des marins sont convoqués à Valladolid, à la cour de Charles Quint, pour faire le récit du voyage et apporter les preuves de leurs découvertes. Ils doivent aussi rendre compte des événements tragiques qui ont conduit à la perte d'hommes, de navires et de la plus grande partie de leur précieuse cargaison. En plus de l'exploit technique consistant à effectuer le premier tour du monde, et des progrès des découvertes géographiques, les enjeux politiques, diplomatiques et économiques sont immenses.

Les témoignages directs sur cette expédition sont nombreux et variés. Le plus connu d'entre eux est la relation d'Antonio Pigafetta, mise par écrit en français et diffusée à partir de 1526, puis éditée en italien en 1536 et en anglais en 1579. Mais il existe aussi d'autres récits, des interrogatoires dans le cadre de procédures judiciaires, ainsi que des journaux de bords et des lettres qui précisent certains éléments de ce récit et permettent de reconstituer assez fidèlement les faits<sup>1</sup>. Cependant, les deux plus anciens textes écrits et publiés dans toute l'Europe ne sont pas ces témoignages directs, mais les rapports rédigés en latin par deux hommes de cour, conseillers de Charles Quint, Pietro Martire d'Anghiera (1457-1526) et Maximilianus Transylvanus (v. 1485-1538)<sup>2</sup>. Ceux-ci mettent en forme une première fois le récit des témoins avant de les envoyer à leurs correspondants, l'un vers l'Allemagne, l'autre vers l'Italie, dès 1523, assurant immédiatement un

---

<sup>1</sup> L'ensemble de ces documents est disponible en traduction française avec de nombreux commentaires dans l'édition suivante : Castro et al. 2007, Tome II : *Lettre de Maximilianus Transylvanus*, traduction en français par Anne-Lise Worms (883-918) ; *Chronique de Pietro Martire d'Anghiera*, traduction de Paul Gaffarel, révisée par Xavier de Castro (919-942). Voir aussi l'édition de Gaffarel 1907, 48-509.

<sup>2</sup> Je citerai désormais les textes de Maximilianus Transylvanus (MT) et de Pietro Martire d'Anghiera (PMA), dans l'édition et traduction française de Castro et al. 2007, avec la pagination correspondante. Les citations en latin proviendront de Transylvanus 1523 (Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et plans, GE FF-7600 (RES)) ; Anghiera 1587, 377-395 [déc. V, ch. 7].

retentissement européen à l'événement. Les deux auteurs ont rédigé leur témoignage au même moment, à partir des mêmes sources orales, quelques jours après l'arrivée des survivants de l'expédition. Leurs récits convergent donc naturellement sur de nombreux points, mais diffèrent par leur style et l'attention à certains détails. Les étapes et péripéties de ce voyage autour du monde, telles qu'elles sont rapportées par ces deux auteurs, sont bien connues : après le départ de Séville et la traversée de l'Atlantique, puis l'arrivée au Brésil dans la baie de Santa Maria, ils évoquent les difficultés de l'hivernage dans le golfe de San Julián et l'insurrection sévèrement punie par Magellan. La deuxième étape est consacrée à la recherche du détroit, avec la perte de deux navires : le Santiago qui est emporté sur des rochers par la tempête, et le San Antonio qui déserte lors de l'exploration du passage. Les trois navires restants atteignent l'océan Pacifique et effectuent une longue et douloureuse traversée de trois mois et vingt jours. Les deux récits racontent l'arrivée dans les Philippines, et l'accueil d'abord favorable des populations locales, puis les négociations avec les chefs de tribus, les conditions de la mort de Magellan dans l'île de Mactan, le massacre d'une partie de l'équipage et l'abandon du malheureux capitaine Juan de Serano entre les mains des indigènes révoltés. L'un des trois navires est brûlé faute de marins en nombre suffisant pour le manœuvrer. La dernière partie décrit l'arrivée dans l'archipel des Moluques, six mois après la mort de Magellan : le but de l'expédition est enfin atteint. La *Trinidad* doit rester en arrière car en trop mauvais état pour naviguer. Le dernier navire, la *Victoria*, chargé d'épices, en particulier de girofle, effectue le terrible voyage de retour avec un équipage affamé. Les pertes en hommes sont nombreuses. Traversant l'océan Indien d'est en ouest, les marins franchissent le Cap de Bonne Espérance sans trouver sur la côte africaine aucun refuge, et évitant soigneusement les ports portugais. Cependant, l'ultime escale de ravitaillement aux îles du Cap Vert, possession portugaise, tourne mal, et plusieurs marins sont fait prisonniers. Les dix-huit derniers rescapés parviennent péniblement à leur point de départ, à Sanlúcar de Barrameda, le 6 septembre 1522.

L'intérêt de ces deux témoignages réside non seulement dans la qualité des faits rapportés, recoupés et complétés depuis longtemps par les historiens de la période, mais aussi dans le regard de ces hommes de cour et humanistes que furent Pietro Martire d'Anghiera et Maximilianus Transylvanus. Nous verrons tout d'abord comment ces textes reflètent leur formation intellectuelle et leur milieu professionnel. Leurs fonctions à la cour impériale, leur culture, leurs relations avec les hommes de lettres de

leur époque, la diffusion de leur correspondance, donnent une dimension résolument européenne à leur récit<sup>3</sup>. De plus, leurs comptes rendus du voyage autour du monde témoignent de leur excellente connaissance des enjeux politiques et scientifiques de l'expédition, liés à l'essor de la cartographie (Woodward 2007; Hofmann et al. 2012; Hofmann et al. 2019). Ces textes témoignent enfin d'une rhétorique et de thèmes de réflexion humanistes, partagés entre l'éloge de l'exploration du monde et la critique morale de la société de leur époque<sup>4</sup>.

## **I. Une correspondance humaniste à l'échelle de l'Europe**

Bien que différents par leur âge, leur origine géographique et leurs correspondants, les deux auteurs, qui se connaissaient et se fréquentaient, sont très proches par leur formation intellectuelle et leur milieu professionnel de la chancellerie impériale espagnole du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Pietro Martire d'Anghiera (Petrus Martyr Anglerius, en français Pierre Martyr d'Anghiera) est le mieux connu des deux auteurs, en particulier pour sa contribution à l'histoire de l'Amérique<sup>5</sup>. Né en 1457, il était déjà un homme de cour et un chroniqueur expérimenté à l'époque de l'expédition de Magellan. Fidèle serviteur des rois catholiques Ferdinand II et Isabelle dès avant l'avènement de Charles Quint, il était devenu l'historien officiel de la découverte du Nouveau Monde<sup>6</sup>. Il connut personnellement Christophe Colomb, ainsi que les autres navigateurs et conquérants de son temps, Vasco de Gama, Amerigo Vespucci, Hernán Cortès, ainsi que Fernand de Magellan lui-même. Italien, originaire d'Anghiera près du lac de Côme, et formé à Milan, il se rendit à Rome en 1477, alors âgé de vingt ans, avec la recommandation d'Ascanio Sforza et de l'évêque de Milan Giovanni Arcimboldo. Il devint alors le secrétaire de Francesco Negro, puis en 1486, il se mit au service du comte de Tendilla, ambassadeur d'Espagne à Rome. C'est avec l'appui de ce protecteur qu'il vint faire fortune en Espagne, à la

<sup>3</sup> Pour un aperçu général, et au sein d'une très vaste bibliographie, signalons la synthèse de Bénat-Tachot et al. 2005 ; Horodowich et al. 2017 ; Crouzet et al. 2019.

<sup>4</sup> Sur le contexte intellectuel de l'exploration du monde, voir par exemple Mollat 1975 ; Broc 1986 ; Besse 2003 ; Bouloux et al. 2010. Pour la remise en cause de l'idée de « grandes découvertes », voir notamment Boucheron 2009 ; Bertrand et al. 2019.

<sup>5</sup> La biographie de Pietro Martire d'Anghiera a été établie dès le XIX<sup>e</sup> siècle. La traduction des huit décades et l'introduction de Paul Gaffarel font toujours référence. Anghiera 1907. Voir aussi Almagià 1961 ; Anghiera 2003.

<sup>6</sup> Pietro Martire d'Anghiera est le plus souvent cité pour ses livres concernant la découverte de l'Amérique, beaucoup moins pour son témoignage sur Magellan. Voir notamment AISA 1980 ; Benzoni 2006 ; Benzoni 2012.

cour de Ferdinand II d'Aragon et d'Isabelle de Castille, à l'époque de la conquête de Grenade dont il fut le témoin et le narrateur. Pietro Martire d'Anghiera entra alors dans les ordres mineurs et obtint une prébende de chanoine de la cathédrale de Grenade. Parallèlement à ses activités à la cour de l'empereur, il poursuivit sa course aux honneurs religieux<sup>7</sup>. Vers 1492, il fut rappelé à la cour par la reine Isabelle et devint gentilhomme de la chambre et précepteur des pages du palais, parmi lesquels se trouvaient les fils de Christophe Colomb. Il se lia d'amitié avec le grand navigateur et témoigna de ses voyages. Reconnu pour ses qualités d'érudition, il enseigna un temps à l'université de Salamanque. Il reçut des missions diplomatiques, en Bohême en 1497, puis en Égypte en 1501. Narrateur attentif des voyages de découverte ibériques, il demeura à la cour des rois catholiques jusqu'au décès de Ferdinand II, puis continua sa carrière de chroniqueur officiel de la Cour sous le règne de son petit-fils, Charles de Habsbourg, devenu en 1519 l'empereur Charles Quint. Au moment de l'expédition de Magellan, Pietro Martire avait acquis une situation privilégiée pour comprendre la portée du récit des survivants. En 1518, il avait été nommé à la commission chargée de l'administration des Indes occidentales, et en 1524 il entra au Conseil des Indes. Il faisait donc partie des fonctionnaires de la cour impériale qui écoutèrent et interrogèrent dès leur arrivée les rescapés du tour du monde. Le chroniqueur transcrivit leur récit dans une lettre envoyée au pape Adrien VI, qu'il avait connu avant son élection au pontificat, alors que celui-ci était le précepteur du futur Charles Quint. Pietro Martire d'Anghiera mourut à Grenade en 1526, sans avoir achevé son œuvre historique, qui fut éditée en grande partie après sa mort.

Maximilianus Transylvanus (ou Maximilien Transylvain, écrit parfois Transsylvain), né entre 1485 et 1490, fut l'élève de Pietro Martire d'Anghiera et apprit auprès de lui l'art de la chronique épistolaire comme les subtilités de la cour d'Espagne<sup>8</sup>. Vers 1514 ou 1515, Pietro Martire avait accueilli ce protégé de l'influent archevêque de Salzbourg Matthäus Lang von Wellenburg<sup>9</sup>. Il assura sa formation à la fois politique et littéraire. C'est

---

<sup>7</sup> Almagià 1961, donne quelques autres précisions sur cette carrière ecclésiastique qui semble avoir été surtout honorifique. Il est présenté comme archevêque de Grenade (ce qui n'est pas avéré) et protonotaire apostolique dans l'édition de ses lettres, Anghiera 1670. À la fin de sa vie, en 1524, il fut nommé par le pape Clément VII, à la demande du roi, abbé de Santiago en Jamaïque, où il ne se rendit jamais en personne.

<sup>8</sup> Sa biographie est bien résumée dans Tournoy 2005 ; Rolet 2011. Voir aussi Lefèvre 1947 et Ravenstein 1947.

<sup>9</sup> Matthäus Lang von Wellenburg (v. 1468-1540), d'abord au service de Maximilien I<sup>er</sup>, évêque de Gurk en Carinthie en 1505, puis cardinal archevêque de Salzbourg en 1519, était un puis-

en ces termes qu'il parle de lui dans une lettre à Matthäus Lang : « Et par la suite, si j'ai accueilli ton jeune secrétaire allemand Maximilien comme un fils, si je l'ai reçu dans ma maison et à ma table pendant longtemps, si je l'ai dirigé, non sans l'aider, je pense que lui-même te l'a dit » (Anghiera 1670, 311 [lib. XXVIII, lettre 563, janvier 1515])<sup>10</sup>. À cause de cette formule « in filio », on a dit parfois que Maximilianus devait être le fils naturel de l'archevêque<sup>11</sup>. Les études récentes affirment néanmoins une généalogie plus ordinaire. Il serait issu d'une famille d'orfèvres de Bruxelles, donc d'une bourgeoisie artisanale et marchande au service de l'empereur. Son nom humaniste « Transylvanus » ne proviendrait nullement d'une naissance en Europe centrale, comme le pensait A. Roersch (Roersch 1933 et Roersch 1928), mais de la latinisation d'un patronyme germanique, Siebenbürgen ou Zevenbergen (les sept montagnes), nom qui désigne aussi en Allemand et en Flamand la province de Transylvanie. Son père, Lucas van Zevenbergen, était orfèvre et valet de chambre de Maximilien I<sup>er</sup>, ce qui peut expliquer le choix de ce prénom.

Maximilianus Transylvanus eut assurément accès à l'instruction et à la vie de la cour dès son jeune âge. Sa première apparition documentée, bien que peu signifiante en elle-même, témoigne d'une bonne culture classique : à la diète de Constance, en 1507, il prononce un poème en latin, bien tourné et parsemé des références antiques au goût du jour, sur les jeunes filles de la ville. Il devait avoir alors une vingtaine d'années. Quelques années plus tard, il devint secrétaire de l'archevêque de Salzbourg, auprès de qui il paracheva sa formation et commença à nouer des relations sociales avec les personnages les plus influents de son temps. Maximilianus Transylvanus effectua d'abord des missions en Angleterre auprès d'Henri VIII en 1511, puis en Italie en 1512, et séjourna en Espagne, comme nous l'avons vu, auprès de Pietro Martire d'Anghiera, dans les années 1514-1515. En 1519, attaché à la chancellerie impériale, il se trouvait à la cour au moment où Charles Quint reçut la nouvelle de son élection

---

sant personnage du Saint-Empire germanique. Il intervint dans l'élection de Charles Quint en 1519 et fut son proche conseiller. Ulmann 1884 ; Sallaberger 1997.

<sup>10</sup> « Dehinc si in filium advenientem Maximilianum juvenem germanum tuum a secretis suscepi, si hospitio ac mensa longo illum tempore collegi, si direxi, si iuvi necne, ipsum arbitror retulisse ».

<sup>11</sup> L'historien de la cartographie Raleigh A. Skelton le présente comme le jeune fils du cardinal-archevêque de Salzbourg et l'élève de Pierre Martyr d'Anghiera, dans Skelton 1969, 4. Mais en 1522, Transylvanus est déjà un homme accompli et le secrétaire de Charles Quint. La lettre n'est pas un simple « exercice de latin » comme le suggère Paige 1969, XI.

comme empereur et il rédigea un compte rendu de l'événement<sup>12</sup>. Présent à la diète de Worms, le 17 avril 1521, lorsque Luther comparut devant la cour, Maximilianus Transylvanus fut chargé de lire à haute voix les titres des ouvrages condamnés du réformateur, puis le 25 de lui signifier son congé au nom de l'empereur<sup>13</sup>. Il rencontra Erasme et fit partie de ses correspondants par la suite (Erasme 1909)<sup>14</sup>.

Il semblerait donc qu'entre les années 1514 et 1522, il partageât son temps entre l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Espagne. Il épousa en effet Francisca de Haro, la fille de Diego de Haro, marchand espagnol établi à Anvers, et nièce de Cristóbal de Haro, le principal financier de l'expédition de Magellan. Lorsque la *Victoria* revint en Espagne, en septembre 1522, il put ainsi recueillir à Valladolid le récit des survivants (représentés par à Valladolid par Juan Sebastián Elcano, Francisco Albo, Hernando Bustamante et Antonio Pigafetta), en tant que secrétaire de Charles Quint mais aussi parce que ses liens familiaux l'intéressaient personnellement à l'expédition. Quelques jours après l'arrivée du navire à Séville, il commença à rédiger un rapport sous forme de lettre en latin. Il la termina le 24 octobre 1522 et l'adressa à son protecteur, Matthäus Lang. La lettre fut publiée au début de l'année suivante à Cologne sous le titre *De Moluccis insulis*, et connut plusieurs éditions que nous détaillerons plus loin.

La suite de sa carrière est également connue : à la fin des années 1520 il rejoignit les Pays-Bas où il se mit au service de Marguerite d'Autriche. En 1530, il perdit sa première épouse, Francesca de Haro, en mémoire de laquelle le poète néerlandais Jean Second consacra deux élégies. La même année il se remaria avec Catherine de Mol dont il eut deux filles. Maximilianus Transylvanus, anobli au cours de sa carrière, possédait deux résidences, d'une part un bel hôtel particulier à Bruxelles, reconstruit en 1529 dans un style Renaissance, d'autre part la seigneurie et le château de Bouchout près de Meysse. Dans les années 1530, il fréquentait les cercles

<sup>12</sup> *Legatio ad sacratissimum ac invictum divum Caesarem Carolum semper augustum, ac Hispaniarum regem catholicum, ab reverendissimis ac illustrissimis sacri Ro. impe. principibus electoribus qua functus fuit... comes Palatinus ad Rhenum... in Molendino regio. Die ultimo Novembris, anno 1519* [Antverpiae : apud J. Theobaldum, 1520, die 18 Martii]. (Notice BnF <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33450763b>). Une autre édition est signalée par Roersch 1933, 38, note 3.

<sup>13</sup> *Deutsche Reichstagsakten, Jüngere Reihe*, t. II, Gotha, 1896 et t.III, 1901, d'après Roersch 1933.

<sup>14</sup> Par exemple, lettre d'Erasme, Bâle, 2 juillet 1525, adressée à Maximilianus Transylvanus, où Erasme s'informe des voyages et des décès de certaines connaissances communes, cité par Nève 1890, 192 et 222 ; Lettre de MT à Erasme, 28 mars et 6 novembre 1527, dans Erasme 2010 ; voir aussi Margolin 1977, 533 ; Bataillon 1952. Une étude précise des relations entre Maximilianus Transylvanus et Erasme serait intéressante à conduire.

humanistes de Bruxelles, mais nous n'avons pas conservé d'écrit littéraire. Il mourut en 1538. En somme, il est l'exemple même de ce milieu social en plein essor au début du XVI<sup>e</sup> siècle dans les pays du Nord, nouveau noble issu de l'artisanat et d'un milieu marchand initialement relativement modeste, mais élevé par l'éducation et le mérite intellectuel. Il fut un lettré humaniste au service de l'empire de Charles Quint, membre de cette élite qui fut le levier financier et culturel de l'expansion européenne du XVI<sup>e</sup> siècle et qui contribua, directement et indirectement à l'essor de l'imprimerie et de la cartographie<sup>15</sup>.

Les lettres de Pietro Martire d'Anghiera et de Maximilianus Transylvanus sur le premier tour du monde, bien qu'écrites presque en même temps et selon les mêmes sources, connurent un destin éditorial différent. En 1522, Pietro Martire d'Anghiera était un chroniqueur déjà célèbre pour les récits de son ambassade en Égypte, de la prise de Grenade, et de la vie à la cour d'Espagne<sup>16</sup>. La lettre de Pietro Martire d'Anghiera fut adressée au pape Adrien VI dès 1522 ou 1523 (Anghiera 1587, 377 [déc. V, ch. 7])<sup>17</sup>. Elle était destinée à figurer dans son œuvre épistolaire et historique, le *De orbe novo*, dont les premières décades avaient été publiées quelques années auparavant<sup>18</sup>. Paradoxalement, alors que Maximilianus Transylvanus cite cette lettre de Pietro Martire d'Anghiera et la présente comme un modèle, les circonstances des guerres d'Italie retardèrent sa publication. Giovanni Battista Ramusio affirme qu'elle fut perdue durant le sac de Rome de mai 1527 (Ramusio 1550: I, 373v). Retrouvée par la suite, elle fut finalement publiée en Espagne dans le chapitre 7 de la cinquième décade du *De Orbe*

<sup>15</sup> Voir en particulier Häberlein 2015.

<sup>16</sup> Pierre Martyr d'Anghiera, *Petri Martyris Angli [sic] Opera: Legatio Babylonica, Oceani Decas, Poëmata Epigrammata-Hispali per Iacobum Corumberger Alemanum MDXI* (cette édition de 1511 ne contient que la Première décade, ou Décade océane) ; *Legatio Babylonica*, Paris, 1532 (avec les trois premières décades), Cologne, 1574 ; Traduction italienne de Carlo Passi, *Pietro Martire Milanese. Delle cose notabili dell'Egitto*, Venezia 1564. Sa correspondance concernant la vie à la cour a été publiée sous le titre *Opus Epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis*, apud Michaelem de Egnia, 1530 ; réédition corrigée, Anghiera 1670.

<sup>17</sup> « Adriani pontifici maximo. De orbe ambito ». Adrien d'Utrecht, né en 1459, fut le précepteur de Charles Ier d'Espagne, futur Charles Quint. Le 9 janvier 1522, l'empereur l'impose comme successeur de Léon X. Il meurt en 1523.

<sup>18</sup> *De Orbe Novo decades, cura et diligentia Antonii Nebrissensis...*, Compluti quod vulgariter dicitur Alcalà..., 1516 (trois premières décades, puis éditions avec la quatrième en 1521 et 1533). Anghiera note dans une lettre datée de Valladolid le 4 novembre 1522 qu'il prépare une Quatrième Décade. Dans une autre lettre du 12 juillet 1524 à l'archevêque de Cosenza, Anghiera rappelle qu'il a envoyé au pape Adrien une relation du voyage de Magellan. Voir Castro et al. 2007, 920, note 1.

*Novo*, à partir de 1530, puis rééditée à Paris en 1587 seulement<sup>19</sup>. Le récit du voyage de Magellan dans l'œuvre de Pietro Martire d'Anghiera n'est donc en rien isolé. Non seulement il fait suite aux aventures de précédents navigateurs (notamment João de Solis dont il est question dans la lettre même), mais il est joint dans la cinquième décade à celui de la prise de Tenochtitlán au Mexique par Hernán Cortés.

La situation éditoriale et narrative est différente pour le *De Moluccis*, une œuvre relativement mineure dans la carrière de Maximilianus Transylvanus, mais très bien diffusée, et qui contribua certainement à la notoriété de son auteur. Elle s'inscrit essentiellement dans une carrière diplomatique à l'échelle de l'Europe et témoigne d'une culture humaniste qu'il cultiva tout au long de sa vie. La diffusion de la lettre de Maximilianus Transylvanus fut rapide et connut un succès immédiat en Allemagne, en Italie et en France. La première édition fut imprimée à Cologne chez Eucharius Cervicornus (Hirschhorn) en janvier 1523<sup>20</sup>, la seconde à Paris en juillet 1523, la troisième à Rome en novembre 1523 avec un texte légèrement différent<sup>21</sup>. Cette dernière édition fut éditée par Francesco Minizio Calvo d'après une copie transmise par Francesco Chiericati (1480-1539), le légat du pape Léon X auprès de Charles V. Nommé en 1522 évêque de Terramo dans les Abruzzes par Adrien VI et envoyé à la diète de Nuremberg, il y rencontra Matthäus Lang, qui lui donna une copie de la lettre originale de Maximilianus Transylvanus, à l'origine de la version de Rome<sup>22</sup>. Plusieurs éditions et traductions suivirent dans les années 1530 (Tournoy 2005, 85-86). Giovanni Battista Ramusio contribua à sa diffusion en même

<sup>19</sup> Les huit décades furent imprimées pour la première fois ensemble à Alcalá de Henares, Anghiera 1530. Comme le fait remarquer X. de Castro, il s'agit du premier récit imprimé en Espagne du voyage de Magellan ; il fut réimprimé à Paris par Richard Hakluyt : Anghiera 1587, 377-395. Traductions en français : Anghiera 1907 ; en anglais : Anghiera 1912.

<sup>20</sup> Transylvanus 1523a = *De Moluccis insulis itemque aliis pluribus mirandis quae novissima Castellorum navigatio... imperatoris Caroli V auspicio suscepta nuper invenit, Maximiliani Transylvani ad... cardinalem Saltzburgensem epistola lectu per quam jucunda*. – Coloniae, in aedibus Eucharii Cervicorni, anno virginici partus MDXXIII, mense januario, In-8° (<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb309139428>).

<sup>21</sup> Transylvanus 1523b = *Maximiliani Transylvani Caesaris a secretis Epistola de admirabili et novissima Hispanorum in Orientem navigatione, qua variae et nulli prius accessae regiones inventae sunt cum ipsis etiam Moluccis insulis beatissimis [...] inauditi quoque incolarum mores exponuntur ac multa quae Herodotus, Plinius, Solinus atque alii tradiderunt fabulosa esse arguuntur, contra, nonnulla ibidem vera, vix tamen credibilia, explicantur, quibuscum historiis insularibus ambitus describitur alterius hemisphaerii, qua ad nos tandem Hispani redierunt incolumes*, Romae, in aedibus F. Minitii Calvi, anno MDXXIII, mense novembri (<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30913940k>).

<sup>22</sup> Ces informations sont données dans la préface de l'édition de Rome, Transylvanus 1523b, 3.

temps que le récit de Pigafetta, dans le premier volume des *Navigazioni e Viaggi*, édité à partir de 1550<sup>23</sup>. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la lettre a connu pas moins de treize éditions en latin et en italien, et constitua pendant plusieurs années la principale source d'information sur le voyage de Magellan auprès d'un large public<sup>24</sup>. Maximilianus Transylvanus a sans doute prêté attention, même à distance, aux éditions de sa lettre. Le texte relativement bref, dans un langage très clair et rapidement disponible en traductions, imprimé dans de petits livrets illustrés, contribua rapidement à la notoriété de son récit. Le texte de Pietro Martire d'Anghiera fut moins facilement diffusé : son format et son style, plus personnel, étaient conçus pour un projet historique et autobiographique d'une autre ampleur, les volumes du *De Orbe Novo*, publiés en grande partie après son décès.

Les lettres dont il est question ici diffèrent des lettres de marchands ou des rapports d'officiers qui circulaient à l'époque et qui s'attachent surtout aux faits. Le genre épistolaire en œuvre est un genre littéraire à part entière, qui s'inscrit dans une tradition humaniste, d'abord médiévale et italienne, avec par exemple les lettres de Pétrarque ou de Boccace au XIV<sup>e</sup> siècle, renforcée et formalisée au XVI<sup>e</sup> siècle, notamment sous l'influence d'Erasme<sup>25</sup>. Dans sa correspondance lettrée, l'auteur humaniste ne se contente pas de renseigner son correspondant, mais cherche à l'instruire et à le divertir. La construction de la lettre, le rythme du récit, les références érudites, le style du latin, sont également soignés et calculés pour plaire au premier destinataire de la lettre, mais aussi pour atteindre un public plus large, auquel sera transmis le texte. Ce sont ces mêmes caractéristiques qui apparaissent dans la courte lettre de Maximilianus Transylvanus, correspondant et assurément admirateur d'Erasme. D'un point de vue rhétorique, sa lettre est même davantage construite que le propos, plus libre, de Pietro Martire d'Anghiera, qui s'autorise quelques digressions et dont le latin est peut-être moins soigné<sup>26</sup>. Les deux auteurs rendent ainsi compte

<sup>23</sup> « Epistola di Massimiliano Transilvano, secretario della maestà dello imperatore, scritta allo illustrissimo e reverentissimo signore il signore cardinal Salzbουργense, della ammirabile e stupenda navigazione fatta per gli Spagnoli » dans Ramusio 1550 : I ; l'édition la plus récente est Ramusio 1978-1988 : II, 846 et suiv.

<sup>24</sup> La première traduction en français est celle de l'édition de Castro et al. 2007, 884 et suiv.

<sup>25</sup> Erasme publie son manuel d'art épistolaire précisément en 1522 ; bien entendu son enseignement et son exemple ont précédé la parution du livre (Érasme, *De conscribendis epistolis*, Bâle, Froben, 1522). Voir AAVV 1985 et les travaux d'Aloïs Gerlo, éditeur de la *Correspondance* d'Erasme, notamment Gerlo 1971, 103-114.

<sup>26</sup> Pierre Martyr d'Anghiera introduit ainsi une digression assez obscure pour le lecteur actuel, mais tout à fait typique des débats linguistiques des humanistes, à propos du nom latin

d'une perspective européenne sur les voyages d'exploration dont s'enorgueillissent les couronnes portugaises et espagnoles. Par leur origine et par leur formation, par leurs réseaux dans l'Empire de Charles Quint et en Italie, ils ouvrent le récit et tentent de lui donner une ampleur universelle.

## II. La construction d'un discours historique et géographique

Sans surprise, de la part de deux hommes qui ont écouté les mêmes récits et qui ont travaillé ensemble, la structure du récit est assez proche dans les deux textes, et suit l'ordre chronologique des événements. Maximilianus Transylvanus fait d'ailleurs référence à l'œuvre de Pietro Martire d'Anghiera, qui avait déjà publié plusieurs *décades* du *De Orbe Novo* et était en train de rédiger la suite<sup>27</sup>. La relation de Maximilianus Transylvanus repose essentiellement sur le témoignage d'Elcano, d'après Fernández de Oviedo qui dit que pour son propre récit, il a suivi « la relation que Juan Sebastián Elcano m'a donnée [...] laquelle est quasi la même que celle rédigée par Maximilianus Transylvanus » (Castro et al. 2007, 1034)<sup>28</sup>. Bien que rédigées au plus près du témoignage des survivants, les deux lettres n'en constituent pas moins déjà une analyse historique des faits.

Les deux textes précisent chacun à leur manière les circonstances du voyage dès l'introduction. Les auteurs se présentent comme témoins des conseils où furent prises les décisions concernant l'organisation de l'expédition de Magellan. Pietro Martire d'Anghiera est particulièrement bien documenté sur les expéditions précédentes, qu'il a déjà racontées dans le *De Orbe Novo*. S'adressant au pape, il souligne le rôle de l'autorité pontifi-

---

d'une plante (PMA – Castro et al. 2007, 932-933). Maximilianus Transylvanus exprime quant à lui son admiration pour le style de son maître (MT – Castro et al. 2007, 888).

<sup>27</sup> MT – Castro et al. 2007, 888 : l'auteur fait allusion à la découverte du Mexique et de la ville de *Tenostica* Tenochtitlán, « située au milieu d'un lac, de la même façon que Venise, sur laquelle Pierre Martyr d'Anghiera, auteur très soigneux tant pour la fidélité des faits que pour l'élégance de son style, a écrit de nombreuses choses très grandes et cependant véritables ». MT – Castro et al. 2007, 905 : A propos de l'attaque contre Mactan, l'auteur mentionne le succès d'Hernán Cortés, qui a lieu au même moment. Il cite implicitement ici le récit de d'Anghiera, que Magellan lui-même ne pouvait évidemment pas connaître : « C'est pourquoi [Magellan] exhorta les siens à faire preuve de courage et de fermeté d'âme, et à ne pas se laisser effrayer par la foule des ennemis : comme on l'avait souvent vu et entendu, en particulier quelques jours seulement auparavant, dans l'île de Yucatán les Espagnols au nombre de 200 avaient vaincu au combat 200 000 ou même 300 000 hommes. »

<sup>28</sup> Contrairement aux autres sources sur le voyage de Magellan, les deux chroniqueurs passent rapidement sur l'épisode de la mutinerie de la baie de San Julián et ne mentionnent ni l'un ni l'autre le rôle d'Elcano parmi les insurgés, et il n'est à aucun moment nommé. Du reste, mis à part Magellan, très peu de noms de marins ni de capitaines apparaissent dans les deux récits.

cale dans les prémices du projet : « C'est à Barcelone, alors que l'empereur présidait les États de Catalogne, et que votre Sainteté dirigeait les affaires dans notre conseil impérial de l'Inde que, s'il vous en souvient, fut donnée au Portugais Fernand de Magellan, qui avait abandonné le service du Portugal, la mission de visiter l'archipel des Moluques où poussent les aromates [...] Notre conseil, celui même que présidait Votre Sainteté, confia cette mission à Magellan » (PMA – Castro et al. 2007, 921)<sup>29</sup>. Maximilianus Transylvanus, qui adresse sa lettre à un proche conseiller de Charles Quint, met quant à lui l'accent sur l'initiative impériale dès les premiers mots du texte : « Voici qu'est revenu ces jours-ci l'un des cinq navires que l'empereur, tandis qu'il se trouvait à Caesar Augusta [Saragosse], avait envoyés ces dernières années dans un monde étranger et resté jusque-là inconnu durant tant de siècles, pour aller à la découverte de ces îles dans lesquelles poussent les épices » (PMA – Castro et al. 2007, 884)<sup>30</sup>.

L'expédition de Magellan avait pour motivation première la question de la position des Moluques sur le globe terrestre et la répartition des terres nouvellement découvertes entre les couronnes de l'Espagne et du Portugal. Maximilianus Transylvanus expose clairement la situation dans l'introduction de sa lettre, tandis que Pierre Martyr reporte le débat en conclusion de son récit. Ces événements sont bien connus<sup>31</sup>. Rappelons qu'en 1488, Bartolomeu Dias avait doublé le Cap de Bonne Espérance et ouvert la voie de l'océan Indien pour les navires portugais ; quatre ans plus tard Christophe Colomb navigant vers l'ouest, pensait avoir atteint des îles proches de la Chine. Inquiet d'une confrontation entre Espagnols et Portugais, le pape Alexandre VI (1492-1503) leur demanda de répartir leurs aires d'influence et de conquête selon un méridien qui traverserait l'Atlantique à « 100 lieues à l'ouest des îles des Açores et du Cap-Vert » et diviserait la sphère terrestre en deux hémisphères, « du pôle Arctique septentrional

---

<sup>29</sup> « Ex urbe Barchinona, cum Caesar illic Laletanis (*sic*) intenderet comitiis, tua Beatudine in nostro rerum Indicarum Caesaro Senatu praesidente : data fuit, uti meminisse oportet, Fernando Magagliano Portugalensis, a sua rege transfuga, Maluchis insulis aromatum nutricibus perquirendis cura [...] Dimissus Magaglianus a nostro Senatu ipso, cuius erat princeps tua Beatitudo. » Les documents relatifs à cette assemblée et les instructions données à Magellan sont édités dans Fernández Navarrete 1825-1937, IV : 110 et suivantes.

<sup>30</sup> Incipit du récit de Transylvanus 1523, 9 : « Rediit his diebus una ex quinque navibus, quas Caesar superioribus annis dum Caesareae Augustae esset, in alienus et tot iam saeculis incognitum orbem miserat, ad inquerendum Insulas in quibus Aromata proveniunt ». « Aromata » est traduit indifféremment par « aromates » ou « épices » dans l'édition de Castro et al. 2007.

<sup>31</sup> Nous renvoyons à l'abondante bibliographie sur les voyages de Magellan de l'édition de Castro et al. 2007, 1017-1051.

vers le pôle Arctique austral jusqu'à ce qu'elles se rejoignent » (Castro et al. 2007, 888). Finalement, le Portugal négocia directement avec l'Espagne pour aboutir le 7 juin 1494 à la signature du traité de Tordesillas, et ce n'est qu'ensuite que la papauté ratifia le traité<sup>32</sup>. Le méridien était alors fixé à 370 lieues à l'ouest du Cap-Vert, ce qui permettait au Portugal de manœuvrer plus aisément dans l'Atlantique autour de l'Afrique. Mais de l'autre côté de la sphère terrestre, l'emplacement de l'antiméridien était particulièrement difficile à déterminer. Vasco de Gama atteint l'Inde en 1498, et deux ans plus tard, en 1500, la flotte portugaise commandée par Pedro Álvares Cabral découvrait par hasard le Brésil en dérivant vers l'Occident. Une partie de l'Amérique du Sud entraînait ainsi dans l'hémisphère portugais. C'est ce que montre et revendique la mappemonde qui ouvre le splendide « Atlas Miller », offert au roi du Portugal Manuel Ier, précisément en 1519, et qui figure de manière splendide l'état des connaissances géographiques et des possessions portugaises sur le globe terrestre<sup>33</sup>. En Asie, dès 1511, les Portugais avaient mis la main sur Malacca (que nos deux auteurs humanistes continuent à situer sur la « Chersonèse d'or » de Ptolémée), et eurent rapidement accès aux Moluques, les fameuses îles aux épices où poussent « la cannelle, le clou de girofle et la noix que nous appelons « noix de muscade » et son enveloppe, que nous appelons « fleur de muscade » (Castro et al. 2007, 886), autant d'épices très convoitées.

Pour les Espagnols qui pensaient avoir la main sur tout le Nouveau Monde à l'ouest de l'Atlantique, la découverte du Brésil à l'est du méridien de Tordesillas, et le succès de la route asiatique des épices pour les Portugais, sont deux éléments particulièrement contrariants. Au moment même où Hernán Cortés lance ses *conquistadores* à la conquête brutale des empires du Mexique, Fernand de Magellan, aventurier portugais passé au service de l'Espagne, propose au nouveau roi et empereur, Charles Quint, une solution pour atteindre les Moluques par l'ouest. Il s'agit de vérifier si les îles si recherchées ne se trouveraient pas finalement dans l'hémisphère dévolu à la couronne espagnole (Castro et al. 2007, 889-890). A ce point de son introduction, Maximilianus Transylvanus se met en scène, et montre qu'il était personnellement concerné par le projet. Fernand de Magellan, dit-il était

<sup>32</sup> Les deux chroniqueurs simplifient tous les deux ce récit en attribuant la décision au pape. En réalité la ratification du traité fut demandée par Manuel I<sup>er</sup> et acceptée par Jules II en 1506 seulement (Castro et al. 2007, 888, note 1).

<sup>33</sup> Atlas Miller, BnF, GE D-26179 RES, f. 1. *Atlas Miller. Bibliothèque nationale de France* (fac-simile et volume de commentaires par Marques et al. 2006). <http://expositions.bnf.fr/marine/albums/miller/index.htm>

venu en Espagne « par ressentiment à l'égard de son roi, dont il se plaignait de la très grande ingratitude. C'est-ce que fit également, cette même année, un marchand nommé Cristóbal de Haro, qui était frère de mon beau-père et lui aussi s'estimait victime des injustices du roi portugais ».

Les deux auteurs mentionnent une rivalité politique présentée en termes psychologiques, la « haine » entre les Portugais et les Espagnols, un sentiment qui est supposé être à l'origine de la méfiance des marins envers Fernand de Magellan et finalement de la mutinerie du golfe de San Julián. Dans l'esprit de Juan de Carthagená et de ses complices, Fernand de Magellan ne serait-il pas un espion portugais décidé à saboter l'expédition castillane pour nuire aux intérêts espagnols ? Cette opinion est développée en particulier par Maximilianus Transylvanus, au discours indirect, mais assez prudemment (Castro et al. 2007, 898)<sup>34</sup> Fernand de Magellan apparaît bien dans les deux récits comme le héros de la narration (à l'exclusion des autres capitaines, à peine mentionnés), et cela malgré sa sévérité, son imprudence face aux indigènes et son destin tragique.

Seul Pietro Martire d'Anghiera tire pleinement les conséquences géopolitiques de l'expédition vers les Moluques : le rattachement des îles à la souveraineté espagnole. Tout en soutenant par ses arguments les intérêts de l'empereur, il soumet sa conclusion à l'appréciation du pape « Les Portugais affirment que les Moluques se trouvent dans les limites qui leur ont été assignées, lors du passage établi par le souverain pontife Alexandre VI entre le roi de Castille et celui du Portugal [...] Nous prétendons au contraire que les Moluques ont été usurpées par les Portugais, attendu qu'elles se trouvent en dehors de la ligne partant d'un pôle à l'autre et séparant l'orient de l'occident. Aussi bien vous connaissez parfaitement la question, puisqu'elle a été plus d'une fois discutée devant vous » (Castro et al. 2007, 940).

Par ailleurs, l'un et l'autre texte soulignent les fondements scientifiques du projet de Magellan et la portée de la circumnavigation pour les progrès de la géographie<sup>35</sup>. Les connaissances géographiques et cartographiques des deux auteurs, informés des plus récentes découvertes, appa-

---

<sup>34</sup> L'auteur critique surtout l'atteinte à l'autorité de l'empereur : « il infligea à son capitaine et aux autres instigateurs le supplice suprême qu'ils subirent courageusement, même si cela ne pouvait être fait à bon droit : il y avait là en effet des officiers de l'empereur contre lesquels personne, sauf l'empereur ou son sénat, ne pouvait infliger la peine capitale ». En réalité, seuls Gaspar de Quesada et Luis de Mendoza furent exécutés. Magellan, à cause de cet interdit impérial, décida d'abandonner Juan de Carthagená et un complice sur une plage, comme le précise PMA – Castro et al. 2007, 923-924.

<sup>35</sup> Pour une présentation générale des connaissances géographiques et cartographiques de l'époque, voir Woodward 2007, spécialement Fernandez-Armesto 2007 ; Hofmann et al. 2012.

raissent clairement dans les deux lettres, bien que par endroit les auteurs confessent leur incapacité à bien comprendre les questions les plus techniques. La mission initiale de Magellan consistait non pas à faire le tour du monde, mais à chercher un passage vers l'océan Pacifique et les Moluques par l'ouest, puis à revenir par le même chemin sans passer par les territoires dévolus aux Portugais. L'existence de la « mer du Sud » avait été reconnue par Vasco Nuñez de Balboa en 1513, guidé par les Indiens au-delà de l'isthme de Panama. C'est d'ailleurs en connaissance de ce fait qu'à leur retour des Moluques, les malheureux marins de la *Trinidad* tentèrent en vain de rebrousser chemin à travers le Pacifique pour gagner les colonies espagnoles d'Amérique centrale<sup>36</sup>. Ils furent finalement obligés de revenir aux Moluques et certains d'entre eux retournèrent plus tard en Espagne.

La cartographie de l'Amérique se dessinait à cette époque encore timidement. Les planisphères de la première décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, copiés de modèles portugais, tels la carte de Cantino (1502) et la carte de Caverio (1504-1505), laissent ouverte l'hypothèse du passage au-delà du Nouveau Monde. En effet, les terres nouvellement découvertes semblent flotter comme des îles dans un espace abstrait où plusieurs détroits navigables sont envisageables. La carte de Martin Waldseemüller et du gymnase de Saint-Dié, datée de 1507, la première à donner son unité au nouveau continent et à le baptiser « America », réduit déjà les possibilités de passage. Comme le rappelle Maximilianus Transylvanus, on découvre rapidement que la terre de Floride et la « Terre des Morues » (Terre-Neuve) se rejoignent, et sont également reliées à l'isthme de l'Amérique centrale et au Brésil. Mais au sud du continent, la côte s'incurve vers l'ouest, et ses limites sont inconnues : c'est sur cette incertitude que se joue toute l'expédition de Magellan. « Il avait pour mission de naviguer vers le sud en direction des côtes de la Terre ferme, jusqu'à ce qu'il trouvât soit les limites de cette terre, soit un quelconque détroit qui permettrait de parvenir à ces îles Moluques odoriférantes » (MT – Castro et al. 2007, 891). Rappelons que Magellan n'avait aucune assurance de l'existence de ce passage. La mappemonde de l'Atlas Miller (1519), réalisé pour le roi du Portugal Manuel I<sup>er</sup>, exclut (peut-être à dessein) toute possibilité de franchir le continent américain, fermé au sud par un continent austral (Marques et al. 2006)<sup>37</sup>. Maximilianus

<sup>36</sup> Pietro Martire d'Anghiera le raconte dans un chapitre précédent du *De Orbe Novo* et y fait allusion, PMA – Castro et al. 2007, 925-930.

<sup>37</sup> Au sujet des hypothèses à la disposition de Magellan, voir Relaño 2005. Pietro Martire d'Anghiera rapporte, mais de manière fantaisiste, que Magellan aurait entendu parler du détroit dans son enfance (PMA – Castro et al. 2007, 924).

Transylvanus, peut-être témoin de la scène, rapporte les doutes du conseil impérial face au projet présenté par Magellan : « Le principe de navigation était de partir vers l'occident, de passer en bas de l'hémisphère inférieur et de naviguer ensuite en direction de l'orient. La chose parut assez difficile et vaine, non pas de rejoindre l'orient par l'occident en passant par le bas de l'hémisphère, mais on ne savait pas comment l'ingénieuse nature, qui ne décide rien sans la plus haute prudence, avait séparé l'occident de l'orient par la mer, ou par la terre, ni s'il était possible d'atteindre l'orient en suivant cette route par la navigation. En effet, on ne savait pas encore de façon certaine si cette immense contrée, que l'on appelle la *Terre ferme* [le Nouveau Monde], séparait la mer occidentale de la mer orientale, et il était clair que cette terre ferme s'étendait vers le midi et ensuite vers l'occident » [...] De même il n'y avait aucun indice d'un quelconque détroit par lequel on pût traverser, et bien que l'on eût déployé un grand soin et de grands efforts, il n'avait jamais été découvert » (MT – Castro et al. 2007, 890).

Pietro Martire d'Anghiera fait plusieurs fois appel aux cartes pour aider son correspondant à se représenter les distances parcourues et le trajet des navires. Décrivant le détroit entre l'océan Atlantique et le Pacifique, il use ainsi de la comparaison suivante : « De même que sur les cartes d'Europe nous remarquons vers l'Hellespont deux étroits passages qui donnent accès à une mer intérieure, de même dans ce détroit se trouvent trois passages donnant accès à des mers intérieures, mais plus considérables » (PMA – Castro et al. 2007, 925). A la fin de son texte, il demande explicitement l'usage d'un globe terrestre pour suivre visuellement le parcours maritime de la *Victoria* : « Cherchons maintenant à faire comprendre comment les Espagnols ont fait le tour du monde car c'est difficile à croire. Que Votre Sainteté se fasse apporter une sphère terrestre, où soient figurés les divers continents... » (PMA – Castro et al. 2007, 937). Les globes, connus dans l'Antiquité mais encore rares jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, sont fabriqués en plus grand nombre au début du XVI<sup>e</sup> siècle, et servent à la fois à fixer les connaissances géographiques établies et à anticiper de nouvelles découvertes (Hofmann et al. 2019, 104-109). Le globe de Behaim, réalisé vers 1492 à Nuremberg, ne montre pas encore le continent américain, tandis que le globe vert permet déjà d'imaginer ce passage au sud de l'Amérique en fonction des plus récentes données géographiques<sup>38</sup>. La plus ancienne

---

<sup>38</sup> Le globe de Behaim est conservé à Nuremberg, le globe vert fait partie des collections des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale de France ; il a été attribué par Monique Pelletier à Waldseemüller et son entourage.

sphère terrestre faisant figurer le premier tour du monde est le globe doré de la BnF, attribué parfois à Schöner, et daté de quelques années après le retour de la flotte de Magellan (Hofmann et al. 2019, 110-111, 124-125, 128-129)<sup>39</sup>. Les rapports et les cartes géographiques, contrôlés de près par l'administration impériale à la Casa de Contratación à Séville, s'appuyaient sur les observations et estimations de distances des marins. De ce point de vue, le récit de Pigafetta, assez proche des journaux de bords, est mieux informé que les lettres des deux humanistes. A plusieurs reprises dans son récit, Pietro Martire d'Anghiera fait référence à des mesures de latitude et de longitude fournies par les témoignages des marins de la *Victoria*. Malgré ce souci de précision et de rigueur mathématique, il confesse à la fois son incompétence en ce domaine et ses doutes quant à la cohérence des calculs rapportés par les marins « En vue de ces îles se trouvaient les Moluques si désirées. On les trouve à 175 lieues de l'équateur et à 10°, d'après leur compte, mais j'avoue ne rien comprendre à leurs calculs [...] Comprenne qui voudra, pour moi j'y renonce » (PMA – Castro et al. 2007, 930)<sup>40</sup>.

C'est également Pietro Martire d'Anghiera qui rapporte, avec emphase, une découverte scientifique mémorable, car elle touche au calcul du temps et relève d'un raisonnement mathématique et astronomique complexe pour l'époque. Il en appelle aux philosophes pour en mesurer la portée : « Il me reste à mentionner un fait qui frappera d'étonnement les lecteurs, surtout ceux qui s'imaginent avoir la connaissance parfaite des phénomènes célestes » (PMA – Castro et al. 2007, 940). En effectuant le tour de la terre vers l'ouest, et suivant en cela la révolution apparente du soleil, les marins de la *Victoria* ont perdu un jour entier par rapport au calendrier européen (ils arrivèrent un jeudi alors que, selon leur décompte des jours, ils pensaient qu'on était mercredi). Cet événement est d'ailleurs mentionné comme un fait particulièrement remarquable dans l'introduction de Ramusio en 1550<sup>41</sup>.

Enfin, l'apport scientifique de l'expédition réside aussi dans l'observation de la faune et de la flore des pays découverts. La recherche des épices est présentée comme la principale motivation de l'expédition de Magellan<sup>42</sup>. Nos deux auteurs accordent donc un soin particulier à la description

<sup>39</sup> Sur le globe doré, Horst 2009.

<sup>40</sup> Sur l'explication de ces mesures et les autres sources qui s'y rapportent, voir Castro et al. 2007, 662-668. Maximilianus Transylvanus mentionne aussi quelques mesures, mais sans commentaire, MT – Castro et al. 2007, 892.

<sup>41</sup> Le phénomène a inspiré Jules Verne dans *Le tour du monde en 80 jours* (1873), où les héros au contraire gagnent une journée en voyageant vers l'Est.

<sup>42</sup> La lettre de MT commence par une longue digression sur l'origine de la cannelle et des autres épices selon les auteurs de l'Antiquité, MT – Castro et al. 2007, 886.

de nouvelles plantes et fruits, tels le palmier et la noix de coco. L'expertise visuelle joue un rôle dans l'authentification du récit. Ils décrivent les épices tant convoitées (cannelle, muscade, gingembre etc.) et la manière dont elles sont cultivées, notamment le clou de girofle aux Moluques (MT – Castro et al. 2007, 915 ; PMA – Castro et al. 2007, 930-933)<sup>43</sup>. Pierre Martyr rapporte la curiosité des courtisans devant les épices et les branches chargées de fruits rapportés par les navigateurs de la *Victoria* (PMA – Castro et al. 2007, 936)<sup>44</sup>. Maximilianus Transylvanus s'émerveille devant la fraîcheur – sans doute toute relative ! – des plants et envoie des échantillons, ainsi qu'un oiseau exotique, à l'illustre destinataire de sa lettre (MT – Castro et al. 2007, 916)<sup>45</sup>.

Ainsi les deux auteurs, faisant consciemment œuvre d'historiens, prennent-ils soin d'analyser les circonstances économiques et politiques de l'événement. Au service de la gloire impériale, ils mettent en forme un récit de mémoire pour la postérité, analysent les conséquences des faits au regard de la politique internationale de l'époque, et s'efforcent de souligner l'apport scientifique de l'expédition. Tout cela est rendu par une rhétorique humaniste, par laquelle l'exploit des marins est présenté dans la continuité d'une histoire héroïque de l'Occident, mais comportant également des éléments de critique.

### III. La rhétorique humaniste : entre modèle antique et jugement moral

Cette perspective universaliste du récit est soutenue par une culture caractéristique de ces humanistes de ce début du XVI<sup>e</sup> siècle, et commune à nos deux auteurs, l'Italien comme le Flamand. Le premier aspect est la comparaison constante avec l'Antiquité (Bouloux et al. 2010). Elle apparaît tout d'abord dans les noms antiques donnés aux parties du monde, souvent d'après la *Géographie* de Claude Ptolémée (II<sup>e</sup> siècle après J. C.), et cela malgré des anachronismes et quelques flottements. Les îles Canaries sont les « îles For-

<sup>43</sup> Cet intérêt pour les épices précède la Renaissance. La culture du poivre est décrite et représentée dans le célèbre manuscrit du *Livre des Merveilles* (XV<sup>e</sup> siècle), contenant le récit de Marco Polo et de d'autres auteurs médiévaux sur l'Orient. Bnf, Ms. Français 2810, f. 84.

<sup>44</sup> « Ce fut un bonheur pour tous les courtisans de voir ces branches et de sentir les fruits encore attachés au tronc nourricier. Aussi bien l'odeur des girofles frais ne diffère pas beaucoup de celle des girofles que vendent les pharmaciens. On m'a donné beaucoup de ces branches. J'en ai distribué un grand nombre et envoyé de divers côtés ».

<sup>45</sup> « J'envoie à Votre Révérendissime Seigneurie un peu de cannelle, de muscade et de girofle, afin qu'elle voie que ces épices, non seulement ne sont pas inférieures à celles que rapportent les Vénitiens et les Portugais, mais sont même bien meilleures, car elles sont plus fraîches ».

tunées », les îles du Cap Vert sont appelées « l'archipel des Gorgades » par Pietro Martire, mais les « Hespérides » par Maximilianus ; la péninsule de Malacca est identifiée à la « Chersonèse d'Or » et « Cattigara », tandis que l'Afrique de l'Est, toujours d'après Ptolémée, est le « pays des Troglodytes » (MT – Castro et al. 2007, 886-889). Depuis sa traduction en latin par Jacopo d'Angelo en 1409, la *Géographie* de Ptolémée est devenue la référence obligée de tout discours savant sur le monde (Besse 2003 ; Gautier Dalché 2009). Les nouvelles découvertes prennent place sur un canevas de compréhension et de représentation établi dans l'Antiquité, et la rhétorique humaniste impose de « passer par le filtre des Anciens pour fonder l'existence de réalités nouvelles » (Bénat-Tachot et al. 2005, 77). Les deux récits de la circumnavigation du globe utilisent ainsi le vocabulaire et les notions géographiques antiques pour expliquer le trajet de la flotte de Magellan à leurs interlocuteurs. Mais le savoir antique est aussi un repoussoir, et le rappel des erreurs et ignorances du passé permet aux deux auteurs d'exposer, sur un ton dithyrambique, la nouveauté inouïe des découvertes de leurs contemporains.

De la sorte, les marins sont comparés dans les deux textes à Jason et ses Argonautes, et leur exploit surpasse ceux de tous les héros de l'Antiquité, comme l'affirment nos deux auteurs ; Maximilianus Transylvanus en fait même la conclusion de sa lettre<sup>46</sup>. A la cour des Habsbourg, héritiers des ducs de Bourgogne, l'allusion à Jason n'est pas anodine. Elle renvoie à l'ordre de la Toison d'Or fondé à l'occasion du mariage de Philippe le Bon et d'Isabelle du Portugal en 1430 (Van den Bergen-Pantens 1996). La référence est d'abord rhétorique, parce qu'elle s'adresse à une instruction partagée avec les interlocuteurs des deux historiens et plus largement le public visé par la publication de leur récit. Mais cette référence a aussi pour résultat d'ancrer l'histoire des « grandes découvertes » dans une continuité civilisationnelle avec le passé gréco-romain de l'Europe, ce qui est l'une des caractéristiques de la culture humaniste qui influença profondément

---

<sup>46</sup> « Si c'était un Grec qui avait accompli cet acte inouï, que n'auraient écrit les grecs à ce propos ! Le navire des Argonautes qui, d'après la tradition, fut porté au ciel (et on l'a raconté sérieusement et sans dérision), qu'a-t-il donc fait ? si nous y réfléchissons un tant soit peu, il est parti de la ville d'Argos pour s'avancer vers le Pont-Euxin jusqu'auprès du roi Aïètès et de Médée ; qu'a fait sa cargaison de héros, Hercule, Thésée, Jason ? On l'ignore et on ne sait pas encore ce qu'était au juste la fameuse Toison d'or. » (PMA – Castro et al. 2007, 937) ; « Ces marins méritent davantage une gloire éternelle assurément que les Argonautes qui naviguèrent avec Jason jusqu'en Colchide. Leur navire lui-même en est encore plus digne et mérite davantage d'être élevé parmi les étoiles que cette vieille Argo, qui a seulement navigué entre la Grèce et le Pont-Euxin, tandis que le nôtre, parti d'Hispalis en direction du midi, a traversé tout l'occident, est passé en bas de notre hémisphère, puis a pénétré en orient, pour revenir ensuite en occident » (MT – Castro et al. 2007, 918).

l'historiographie occidentale. En cela, cette représentation de l'histoire des explorations ibériques comme continuatrice de l'histoire de l'Occident depuis l'Antiquité est également fondatrice de la pensée coloniale européenne, telle qu'elle se définit au début de l'époque moderne. Or cette vision héroïque faisant des Européens les principaux acteurs de l'exploration du monde et des progrès de la géographie, domine les livres d'histoire et d'histoire de la cartographie au moins jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>. L'historiographie actuelle nuance ce point de vue, non pas pour nier l'expansion territoriale, technique et scientifique de l'Europe de la première modernité, mais pour souligner la pluralité des acteurs et des interactions culturelles opérées à cette époque<sup>48</sup>.

Or les héros de la flotte de Magellan sont présentés, dans les lettres des deux humanistes, à la fois comme les successeurs des explorateurs de l'Antiquité, mais aussi comme des personnages de rupture, de ceux qui mettent fin à l'ignorance des siècles passés en s'appuyant sur l'observation directe de la réalité. Ce point de vue a eu également une influence durable sur certains historiens de la géographie qui ont repris sans critique l'idée d'une « mutation épistémologique » telle qu'elle est revendiquée à la Renaissance<sup>49</sup>. Ainsi les commentateurs du récit de Transylvanus n'ont-ils pas manqué de souligner son « objectivité » jugée très « moderne » et son refus des « fables » antiques et médiévales. En parlant des témoins de l'expédition, Maximilianus Transylvanus remarque : « Ceux-ci ont en effet fait le récit à l'empereur et à bien d'autres personnes avec une telle fidélité et une telle sincérité qu'ils semblaient non seulement ne rien raconter de fabuleux, mais aussi réfuter et contredire, par leur narration, toutes les choses fabuleuses que les auteurs anciens nous ont transmises » (MT – Castro et al. 2007, 887)<sup>50</sup>. Il faut ici souligner que ce *topos* de l'authenticité et de l'expertise visuelle n'est pas propre à l'époque moderne : elle traverse déjà les récits médiévaux d'exploration qui ne sont pas toujours, comme on le croit souvent, imprégnés de fables et de superstitions<sup>51</sup>. Rappelons inversement que les récits du XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que les cosmographies et

<sup>47</sup> Cf. Saint-Martin 1874, 2 : « C'est à cette disposition native des peuples de notre race que sont dues les découvertes successives qui nous ont donné la connaissance complète du globe terrestre ». Les cartes scolaires produites à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle témoignent également de ce point de vue, par exemple Vuillemin 1884 (Paris, Bnf, Cartes et Plans, GE C-432).

<sup>48</sup> Cf. Gruzinski 2004 ; Bertrand 2011 ; Boucheron 2009 ; Vagnon et al. 2017 ; Bertrand et al. 2019.

<sup>49</sup> Ainsi Mollat 1975, et encore Randles 1980, qui a entretenu les préjugés sur « l'ignorance » médiévale. Cf. Gautier Dalché 2013, 163, 166-170.

<sup>50</sup> « Qui pourrait croire que les Monoscèles, les Sciapodes, les Scyrites, les Spitamées, les Pygmées et bien d'autres créatures plus monstrueuses qu'humaines, aient jamais existé ? ».

<sup>51</sup> Voir par exemple Bouloux 2010.

les cartes, couvertes de monstres et de merveilles, se complaisaient volontiers dans les récits fabuleux<sup>52</sup>. Les rapports de nos deux auteurs n'en sont d'ailleurs pas totalement exempts : peuples de géants en Patagonie et humains à longues oreilles surgissent bien au détour de leurs pages (MT – Castro et al. 2007, 911)<sup>53</sup>. Le but est ici, sans doute possible, de divertir le lecteur, d'apporter une pointe d'humour au récit. Cela dit, comme le souligne Surekha Davies, Maximilianus Transylvanus récuse avec mépris l'existence de races monstrueuses de la tradition antique et médiévale : tout en les mentionnant, il affirme qu'il n'a pas le temps de s'attarder sur ces bêtises (*nugis*)<sup>54</sup>.

Les deux chroniqueurs proposent donc tous les deux un récit héroïque de ce premier tour du monde, dont Magellan, nouvel Ulysse et nouveau Jason, serait le héros principal. Par ailleurs, le style même du récit historique est également imprégné de culture antique, en particulier dans la lettre de Transylvanus, louée dès son époque pour son « excellent latin et son élégance ». Par exemple, Maximilianus Transylvanus reconstitue les débats entre Magellan et les capitaines révoltés lors de l'insurrection du golfe de San Julián. Tous les arguments de Magellan sont rapportés en de longues phrases au discours indirect, dignes de la *Guerre des Gaules* de Jules César (MT – Castro et al. 2007, 896). La figure du général autoritaire mais génial, la vision stratégique à long terme et les arguments présentés point par point correspondent à la rhétorique latine la plus classique. Pietro Martire d'Anghiera fait d'ailleurs lui aussi allusion à une culture scolaire élémentaire attendue de ses futurs lecteurs « Quant à la distance qui sépare la Grèce du Pont-Euxin, les enfants l'apprennent dans les plus basses classes. Elle est plus petite que l'ongle d'un géant » (PMA – Castro et al. 2007, 937)<sup>55</sup>. Les deux humanistes prennent ainsi pour modèle le savoir mais aussi le style des historiens antiques pour construire leur récit.

<sup>52</sup> Lestringant 1991 ; Lestringant 2013 (ainsi que son édition de 2012) ; Davies 2016.

<sup>53</sup> « Ils arrivèrent ensuite à l'île de *Gilona* où ils virent des hommes dont les oreilles étaient si longues et pendaient si bas qu'elles atteignaient leurs épaules ; comme ils s'en étonnaient, les indigènes leur apprirent qu'il y avait, non loin de là, une île où les hommes avaient des oreilles non seulement si longues mais aussi si larges et si grandes qu'ils pouvaient recouvrir leur tête tout entière avec l'une des deux, ce qu'ils faisaient régulièrement ».

<sup>54</sup> Cf. Davies 2016, 160-162. MT – Castro et al. 2007, 912 : « Nos hommes cependant, puisqu'ils étaient à la recherche non de monstres, mais d'épices, laissèrent de côté toutes ces bagatelles et continuèrent leur route en direction des Moluques », manière pour l'auteur d'enchaîner sur la suite du récit.

<sup>55</sup> « *Ungue gingnanteo multo minor est ea distantia* » (Anghiera 1587, 391). Nous n'avons pas trouvé de référence à un texte scolaire antique pour cette amusante formule qui compare le monde entier au corps d'un géant. Il s'agit sans doute d'un trait d'esprit de Pierre Martyr d'Anghiera lui-même.

Les récits du voyage de Magellan ont été également commentés pour leur contenu ethnographique, qui a alimenté à son tour de nombreux récits et illustrations des Nouveaux Mondes. Certains passages nous donnent de précieux indices sur la réaction des peuples indigènes à l'arrivée des Européens<sup>56</sup>. À cet égard, les lettres de Transylvanus et de Pierre Martyr d'Anghiera sont beaucoup moins riches que le témoignage détaillé d'Antonio Pigafetta sur les Indiens du sud de l'Amérique ou sur les tribus indonésiennes. Le discours de nos deux humanistes courtisans sur les peuples indigènes comporte une tonalité toutefois bien différente. L'attitude des deux courtisans n'est pas univoque : ils oscillent sans cesse entre la condescendance et la dérision envers les peuples indigènes, notamment les peuples les plus sauvages de l'Amérique, et au contraire un certain intérêt pour d'autres organisations sociales qui permettent de critiquer leurs contemporains<sup>57</sup>. L'historiographie postcoloniale, et actuellement, les menaces qui pèsent sur les peuples indigènes et les écosystèmes des forêts vierges, renouvellent l'intérêt pour ces premiers récits et atténuent considérablement le discours naguère triomphaliste sur la conquête des nouveaux mondes<sup>58</sup>. De fait, la pensée de l'âge d'or perdu et la critique morale de l'ancien monde sont déjà présents dans ces lettres d'humanistes célébrant par ailleurs l'exploit des marins européens. Les îles lointaines sont les miroirs inversés des turpitudes du XVI<sup>e</sup> siècle européen, et la rencontre entre les peuples révèle la noirceur de l'âme humaine mais aussi l'utopie de mondes meilleurs<sup>59</sup>.

D'une part, le ton ironique et supérieur (stigmaté d'un esprit de cour ?), est commun aux deux lettres, et appelle à la connivence du lecteur. Maximilianus Transylvanus par exemple divertit son audience en décrivant de manière grotesque les premiers « Indiens » de grande taille de l'Amérique du Sud (ceux que Pigafetta nommera, pour la postérité, les Patagons (Lestringant 1987 ; Davies 2016, 148-182, sp. 152-162)) : « Ceux-ci entamèrent un

---

<sup>56</sup> Ce point de vue intéresse particulièrement les historiens actuels de la mondialisation du XVI<sup>e</sup> siècle, qui s'appuient le plus possible sur des sources autochtones pour fournir un contrepoint aux témoignages européens. Cf. Bertrand 2011.

<sup>57</sup> Pietro Martire d'Anghiera revient plusieurs fois dans ses lettres sur le mythe de l'âge d'or ovidien, notamment dans la première Décade à propos des Indiens Tainos découverts par Christophe Colomb.

<sup>58</sup> Sur le regard ethnographique et la dimension planétaire et comparative des observations faites par les colons ibériques, je renvoie aux nombreux travaux de Serge Gruzinski. Par exemple Gruzinski 2001. L'auteur met notamment en garde contre la tentation naïve de voir dans les sociétés du Nouveau Monde des héritiers directs d'un âge d'or fantasmé, et encourage à observer les métissages interculturels.

<sup>59</sup> Voir par exemple Lestringant 2002.

chant rauque et confus et dansant autour d'eux, puis, pour provoquer leur admiration, se mirent à enfoncer des flèches d'un coude et demi depuis leur bouche en passant par leur gorge jusqu'à l'estomac. Puis ils les retirèrent, comme pour prouver leur force, et parurent être contents ». Ce ton moqueur n'apparaît pas en revanche dans la relation de Pigafetta qui semble s'intéresser sincèrement aux modes de vie des indigènes, jusqu'à transcrire leur langage<sup>60</sup>. Pigafetta rapporte la même anecdote mais analyse cette pratique très sérieusement, comme une forme intéressante de médecine : ils s'enfoncent des flèches dans la gorge pour se faire vomir en cas d'intoxication (Castro et al. 2007, 102). De la même façon, Maximilianus Transylvanus rapporte l'allure terrifiante et sauvage des guerriers, pour mieux se moquer de leur peur devant les armes à feu : « Bien que ce coup eût été tiré en l'air, ces remarquables géants qui, peu de temps auparavant, semblaient prêts à vaincre Jupiter au combat, furent à ce point terrorisés par ce bruit qu'ils commencèrent aussitôt à parler de paix. » Les Espagnols tentent de capturer certains d'entre eux pour les ramener en Europe comme un objet de curiosité ; Transylvanus constate froidement que le captif se laisse mourir de faim « comme le font souvent les Indiens ». En revanche, le thème du cannibalisme des tribus amérindiennes, pourtant très présent dans les autres récits de découverte de l'Amérique, est ici à peine rappelé, à propos de la mort de João de Solis dans la baie du Rio de la Plata, racontée dans un chapitre précédent de la chronique de Pietro Martire d'Anghiera.

D'autre part, les populations des îles de l'océan Pacifique sont décrites à la fois comme plus civilisées (moins proches de la nature sauvage, plus organisées socialement et plus urbaines), et par conséquent moins primitives et naïves, jusqu'à être capables de ruse et de trahison. Le thème cher à Jean-Jacques Rousseau du « bon sauvage » corrompu par la société ne trouve-t-il pas son origine dans ce genre de récit ? À ce point de la narration, les lettres des deux humanistes prennent une tournure plus nettement moralisatrice, et s'adressent ici à leurs contemporains. L'attitude des insulaires est présentée comme une réponse aux erreurs, ou aux déviations, des marins européens. Par exemple, Pietro Martire d'Anghiera (PMA – Castro et al. 2007, 929) s'interroge sur les raisons du massacre des marins à

---

<sup>60</sup> Notons que la différence de perception des Occidentaux entre les peuples « sauvages » d'Amérique et ceux plus « civilisés » d'Asie tient aussi à une question de communication. Arrivés aux Moluques et à Bornéo, les marins peuvent négocier grâce à des interprètes, tel l'esclave Enrique, et comprennent mieux les formes d'organisation sociale et les mœurs des habitants. Antonio Pigafetta est quant à lui très attentif à ces questions linguistiques.

Cebu, lorsque ceux-ci, après la mort de Magellan, sont invités à un soi-disant banquet de réconciliation. Pourquoi un tel revirement de la part du roi de Cebu, une « si vilaine action » (« tam crudele facinus ») ? Il interroge un des survivants, le jeune Génois Martino de Giudici, qui mentionne des viols de femmes indigènes (*stupra foeminarum*). Ces exactions - tristement ordinaires dans un contexte de conquête - pouvaient de fait constituer un *casus belli*<sup>61</sup>. Le commentaire du chroniqueur, une fois de plus, est abrupt : « De fait [ces insulaires] sont jaloux ». Banalisant la violence faite aux femmes et la révolte légitime des populations agressées, l'expression sonne comme un ironique euphémisme (Anghiera 1587, 384)<sup>62</sup>. Maximilianus Transylvanus, de son côté, élabore un scénario plus dramatisé, fondé sur la psychologie de l'esclave Enrique que Magellan avait demandé d'affranchir à sa mort (MT – Castro et al. 2007, 906). Maltraité par le nouveau capitaine Juan Serrano, il fomenta avec le roi de Cebu une vengeance contre les Espagnols ingrats<sup>63</sup>. Dans les deux cas, l'échec des Occidentaux est présenté comme dû à des fautes morales : haine, envie, luxure, gourmandise, orgueil, mensonge, sans pourtant utiliser de vocabulaire précisément religieux : la notion de péché ou la punition divine ne sont jamais évoqués par les deux auteurs<sup>64</sup>. La mort de Magellan elle-même, dans les deux récits, est interprétée comme la conséquence de son orgueil, que l'on peut aussi rapprocher de l'*ubris* antique, une volonté de puissance excessive le poussant à la témérité d'une attaque inutile et maladroite contre les habitants de l'île de Mactan. La conclusion de Pietro Martire d'Anghiera, de nou-

<sup>61</sup> Les instructions reçues par Magellan avant son départ interdisent explicitement toute atteinte aux femmes indigènes, afin d'éviter une réaction belliqueuse des populations : « Mandaremos castigar a los que hicieren delito e acometimiento con las mugeres de la tierra, e sobre todo en ninguna manera habéis de consentir que ninguna persona toque a muger ». Instructions de Charles Quint à Magellan, paragraphe 28, dans Fernández Navarrete 1828-1837 : IV, 139.

<sup>62</sup> « Foeminarum stupra causam perturbationi dedisse arbitrantur. Sunt namque Zelotypi » (texte latin). Le terme latin de *stupra*, est-il bien traduit ? Il désigne de manière très large un comportement sexuel illicite – mais l'expression *stuprum dare* (ou *inferre*) semble bien désigner en effet des agressions. Le récit d'Antonio Pigafetta mentionne longuement les mœurs sexuelles des habitants des îles, et mentionne aussi la « jalousie » (en français) des autochtones malgré une apparente liberté de mœurs. Cf. Castro et al. 2007, 410, note 169. Paul Gaffarel 1907 omet pudiquement *stupra* et traduit « Les Espagnols pensaient que c'était à cause des femmes », ce qui change évidemment le sens de la phrase.

<sup>63</sup> Cette explication, donnée également par Pigafetta (Castro et al. 2007, 168-169) proviendrait du témoignage d'Elcano. Elle est reprise dans la narration romancée de Stefan Zweig.

<sup>64</sup> On notera l'absence totale de référence religieuse dans les lettres des deux humanistes, alors même que Pietro d'Anghiera s'adresse au pape. Au contraire, le récit de Pigafetta rapporte fréquemment les prières des marins adressées aux saints protecteurs pendant les tempêtes, les messes célébrées une fois à terre et les tentatives d'évangélisation des autochtones.

veau d'une ironique brièveté, est impitoyable : « C'est ainsi que ce brave Portugais assouvit sa soif d'aromates » (PMA – Castro et al. 2007, 928)<sup>65</sup>.

La critique de la conduite des Occidentaux s'étend plus largement à la question de la guerre entre les Espagnols et les Portugais, présentée en termes moraux et non de rivalités politiques. Les deux auteurs, qui ne sont ni l'un ni l'autre des Ibériques, insistent tous deux sur la « haine » et l'avarice, à l'origine, pensent-ils, de la mutinerie des capitaines espagnols de la flotte, des guerres ou encore de l'arrestation des marins de la *Victoria* lors de leur escale au Cap Vert durant le voyage de retour (PMA – Castro et al. 2007, 939)<sup>66</sup>. Par opposition, Transylvanus vante le respect de la concorde et le règlement pacifique des conflits en vigueur dans l'île de Bornéo (MT – Castro et al. 2007, 910). En effet, au regard de l'attitude des marins occidentaux, de leur violence et de leur cupidité, les mœurs et la philosophie des habitants des îles du Pacifique, tout païens qu'ils soient, sont présentées comme des modèles d'une vie vertueuse, où dominant, au contraire, le désir de paix et la sobriété. Transylvanus offre ainsi une longue digression sur les institutions de l'île de Bornéo « Ils honorent la piété et la justice, aiment tout particulièrement la paix et la tranquillité, et détestent au plus haut point la guerre » (MT – Castro et al. 2007, 909-910). Aux Moluques, de même : « Tout chez eux est modeste et sans grande valeur, hormis la paix, la tranquillité et les épices » (MT – Castro et al. 2007, 913). Transylvanus développe cette observation en comparant ce désir de paix aux défauts des Européens : « Le premier de ces biens, qui est le plus beau et le plus grand de tous, l'immense méchanceté des hommes semble l'avoir relégué de notre monde dans le leur. Quant aux épices, c'est notre cupidité et notre gourmandise insatiable qui nous poussent à les rechercher dans ce monde encore inconnu. » Pietro Martire d'Anghiera quant à lui insiste plutôt sur le bonheur de ces peuples malgré leur extrême pauvreté, d'après le récit des marins espagnols : « Ils ont raconté que les insulaires étaient heureux, bien que ne connaissant ni de notre pain, ni du vin, ni de la chair des bœufs et des moutons » et d'ajouter plus loin : « N'est-ce pas la règle pour l'inconstante Fortune qu'un petit nombre soit rassasié et que beaucoup aient faim, que les plaisirs et les délicatesses de la table soient réservés à une infime minorité ? On finit pourtant par vivre, car la nature se contente

<sup>65</sup> « Ita bonus Portugalensis Magaglianus suae cupiditati aromatariae finem imposuit ».

<sup>66</sup> Non sans humour : « Mais les fonctionnaires portugais, qui s'imaginent qu'on leur arrache l'œil droit, si quelque prince autre que le leur tire quelque revenu des épices, retinrent la barque et l'équipage ».

de peu, et on s'habitue à se suffire avec presque rien » (PMA – Castro et al. 2007, 931-932).

Cette critique morale de la société européenne, et le vain appel à la paix, parcourent la littérature humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle, en particulier les écrits d'Érasme et seront repris plus tard, comme on le sait, par Montaigne. Mais c'est plus spécifiquement le motif de l'île, préservée des péchés du reste de l'humanité, qui nous semble entrer en écho avec la célèbre *Utopie* de Thomas More, éditée pour la première fois à Louvain en 1516 et trois autres fois avant 1518 (More 1516; More 1583). En s'inspirant des récits de découverte du Nouveau Monde d'Amerigo Vespucci et de navigateurs portugais, le philosophe et homme politique anglais proposait en effet dans son *Utopia* une critique de la corruption européenne par la métaphore d'une île idéale, dont les habitants cultiveraient soigneusement la paix et la justice<sup>67</sup>. Il est très probable que Maximilianus Transylvanus, formé dans les Pays-Bas Espagnols et correspondant d'Érasme, ait eu lui aussi connaissance de l'œuvre de Thomas More et ait pu contribuer à le faire connaître à Pietro Martire d'Anghiera, ainsi qu'en Espagne et au Portugal<sup>68</sup>.

En conclusion, Pietro Martire d'Anghiera fait partie de cette génération d'Italiens en exil au tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, au moment des guerres d'Italie ; cette génération contribua activement à l'expansion maritime européenne, mais aussi à sa publicité et à sa mise en scène, et à la diffusion des connaissances géographiques et cartographiques de la Renaissance. Maximilianus Transylvanus, son élève, d'une génération plus jeune, incarne la continuité de l'humanisme dans le nord de l'Europe et son succès dans des milieux de l'administration et de la bourgeoisie urbaine de l'empire des Habsbourg, en particulier dans les Pays-Bas et les Flandres où se développent à cette époque une réflexion et un art de la cartographie et, bientôt, des atlas imprimés. En définitive, l'origine nationale des deux auteurs revêt moins d'importance que leurs fonctions à la cour impériale des Habsbourg et leur place dans l'internationale « République des Lettres » rêvée par Érasme. Par leur correspondance auprès du pape et d'un conseiller de l'empereur, et plus tard par la publication et la traduction de leurs lettres, les deux auteurs avaient conscience de jouer un rôle

<sup>67</sup> Sur l'imaginaire de l'île, cf. Bouloux 2004 ; Lestringant 2002 ; Besse et al. 2019. Sur l'*Utopie* et le savoir géographique de son temps, Van der Stock 2016.

<sup>68</sup> Sur les relations entre Érasme, Thomas More et le Portugal, voir Mancel 2012. L'auteur note la référence répétée à Jason et la Toison d'Or dans l'*Utopie* de Thomas More.

dans la diffusion de l'information à l'échelle européenne, par des moyens rhétoriques, mais aussi techniques, au moyen du livre imprimé.

La culture géographique de ces deux hommes leur a permis de mesurer la portée de l'exploit et de la mettre immédiatement en perspective au regard du contexte de leur époque. Les termes mêmes employés par nos deux auteurs, la curiosité dont ils font preuve et la rhétorique de l'exploit inspireront ensuite tous les apôtres du progrès scientifique à l'époque moderne et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces chroniqueurs qui, par leur récit, firent d'une expédition suscitée par des intérêts privés, et troublée par des rivalités nationales entre Espagnols et Portugais, un événement global, décisif pour le progrès universel scientifique et philosophique de l'humanité, et amorcèrent ainsi la mythologie des grandes découvertes<sup>69</sup>.

Néanmoins, la portée morale du récit, évoquant la rencontre entre l'Ancien et le Nouveau monde et l'intérêt anthropologique pour d'autres formes d'organisation sociale, suscita également au XVI<sup>e</sup> siècle des thèmes de réflexion qui sont réactivés dans l'historiographie d'aujourd'hui : la critique d'une histoire héroïque de l'expansion européenne, marquée surtout par les guerres et la quête avide de richesses ; la diversité et la fragilité des peuples indigènes ; la recherche d'une utopique authenticité dans les îles et les forêts sauvages du bout du monde.

---

<sup>69</sup> C'est d'ailleurs dans cette perspective progressiste et universaliste que Stephan Zweig a écrit ses biographies romancées des grands explorateurs, en particulier de Magellan : « Mais ce n'est pas l'utilité d'une action qui en fait la valeur morale. Seul enrichit l'humanité, d'une façon durable, celui qui en accroît les connaissances et en renforce la conscience créatrice. Sous ce rapport l'exploit de Magellan dépasse tous ceux de son époque. C'est pourquoi la magnifique entreprise de ces cinq petits et faibles navires partant pour la guerre sainte de l'humanité contre l'inconnu restera à jamais inoubliable. » (Zweig 1938, 288 - conclusion). Le même jugement imprègne encore l'article de Mollat 1975.

## Bibliographie

- AISA – Associazione internazionale di Studi Americanistici. 1980. *Pietro Martire d'Anghiera nella storia della cultura. Secondo convegno internazionale di studi Americanisti. Gênes-Arona 16-19 ottobre 1978*. Genova : Associazione internazionale di Studi Americanistici.
- AAVV. 1985. *La Correspondance d'Erasmus et l'épistolographie humaniste*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles.
- ALMAGIÀ, Roberto. 1961. « Anghiera, Pietro Martire d' ». *Dizionario Biografico degli Italiani*, 257-260. Roma: Istituto dell'Enciclopedia Italiana Treccani – Vol. 3.
- ANGHIERA, Pietro Martire d'. 1587. *De orbe novo*, éd. Richard Hakluyt. Paris : G. Avray.
- ANGHIERA, Pietro Martire d'. 1670. *Opus epistolarum*. Amsterdam : Typis Elzevirianis.
- ANGHIERA, Pietro Martire d'. 1907. *De orbe novo de Pierre Martyr d'Anghiera. Les huit décades traduites du latin avec notes et commentaires*, éd. Ernest Leroux, Paris : Ernest Leroux.
- ANGHIERA, Peter Martyr d'. 1912. *De Orbe novo. The eight Decades of Peter Martyr d'Anghiera*, éd. / trad. F. A. Mc Nutt. New York ; London : G. P. Putnam's Sons.
- ANGHIERA, Pierre Martyr d'. 2003. *De orbe novo decades, I oceana decas / Décades du nouveau monde I, la décade océane*, éd. Brigitte Gauvin. Paris : Les Belles Lettres.
- BÉNAT-TACHOT, Louise, et Bernard Lavallé. 2005. *L'Amérique de Charles Quint*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- BATAILLON, Marcel. 1952. « Les Portugais contre Erasme à l'assemblée théologique de Valladolid (1527) ». In *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme*, 9-48. Coimbra : Acta universitatis Conimbrigensis.
- BENZONI, Maria Matilde. 2006. « *L'apertura del Mondo* » : *Pierre Martyr d'Anghiera et les réseaux d'information sur le Mexique, l'Amérique Espagnole et le Monde dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : EHESS (thèse de doctorat).
- BENZONI, Maria Matilde. 2012. « “Pensare il mondo” nella prima età moderna. Un itinerario fra umanesimo, diplomazia e pedagogia edificante ». In *Americhe e modernità: un itinerario fra storia e storiografia dal 1492 ad oggi*, éd. M. M. Benzoni, 97-166. Milan : Franco Angeli.
- BERTRAND, Romain. 2011. *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident*. Paris : Seuil.
- BERTRAND, Romain, Hélène Blais, Guillaume Calafat, et Isabelle Heullant Donat (éds.). 2019. *L'exploration du monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*. Paris : Seuil.

- BESSE, Jean-Marc. 2003. *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*. Lyon : ENS Éditions.
- BESSE, Jean-Marc, et Guillaume Monsaingeon (éds.). 2019. *Le temps de l'île*. Marseille : MUCEM.
- BOUCHERON, Patrick (éd.). 2009. *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard.
- BOULOUX, Nathalie. 2004. « Les îles dans les descriptions géographiques et les cartes du Moyen Âge ». *Médiévales* 47 : 47-62.
- BOULOUX, Nathalie. 2010. « Les formes d'intégration des récits de voyage dans la géographie savante. Quelques remarques et un cas d'étude : Roger Bacon, lecteur de Guillaume de Rubrouck ». In *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Henri Bresc et Emmanuelle Tixier du Mesnil, 119-146. Nanterre : Presses Universitaires de Paris Nanterre.
- BOULOUX, Nathalie, Patrick Gautier Dalché, et Angelo Cattaneo (éds.). 2010. « Humanisme et découvertes géographiques » *Médiévales* 58.
- BROC, Numa. 1986. *La géographie de la Renaissance*. Paris : Éditions du CTHS.
- CASTRO, Xavier de, Jocelyne Hamon, et Luís Filipe Thomaz (éds.). 2007. *Le voyage de Magellan (1519-1522). La relation d'Antonio Pigafetta et autres témoignages*. Paris, Chandeigne, 2007. 2 vols.
- CROUZET, Denis, Elisabeth Crouzet-Pavan, Philippe Desan, et Clémence Revest (éds.). 2019. *L'humanisme à l'épreuve de l'Europe. XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Histoire d'une transmutation culturelle*. Ceyzérieu : Champ Vallon.
- DAVIES, Surekha. 2016. *Renaissance Ethnography and the Invention of the Human. New Worlds, Maps and Monsters*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ÉRASME, Didier. 1909. *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, éd. J. Allen. Oxford: Clarendon Press.
- ÉRASME, Didier. 2010. *The correspondance of Erasmus, Letters 1802 to 1925*, éd. / trad. Charles Fantazzi, James K. Farge. Toronto ; Buffalo ; London : University of Toronto Press.
- FERNANDEZ-ARMESTO, Felipe. 2007. « Maps and Exploration in the Sixteenth and Seventeenth Centuries ». In *The History of cartography, Vol. 3, Pt. I : Cartography in the European Renaissance*, éd. David Woodward, 738-759. Chicago : Chicago University Press.
- FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Martín. 1825-1837. *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los españoles desde fines del siglo XV*. Madrid : Imprenta Nacional. 5 vols.

- GAUTIER DALCHÉ, Patrick. 2009. *La Géographie de Ptolémée en Occident (V<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*. Turnhout : Brepols.
- GAUTIER DALCHÉ, Patrick (éd.). 2013. *La terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*. Turnhout : Brepols.
- GERLO, A. 1971. « The Opus de conscribendis epistolis of Erasmus and the tradition of the ars epistolica ». In *Classical influences on European Cultures AD 500-1500*, éd. R. R. Bolgar, 103-114. Cambridge: Cambridge University Press.
- GRUZINSKI, Serge. 2001. « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres 'connected histories' ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 56 (1) : 85-117.
- GRUZINSKI, Serge. 2004. *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. Paris : Seuil.
- HÄBERLEIN, Mark. 2015. « Maximilianus Transsylvanus. Fürstendienst, Finanzkapital und humanistische Gelehrsamkeit im Zeitalter Karls V ». In *Geschichte(n) des Wissens. Festschrift für Wolfgang E. J. Weber*, éd. Mark Haberlein, 381-395. Augsburg: Wissner-Verlag.
- HOFMANN, C., et F. Nawrocki (éds.). 2019. *Le Monde en Sphères*. Paris : Bibliothèque nationale de France / Seuil.
- HOFMANN, Catherine, Hélène Richard et Emmanuelle Vagnon (éds.). 2012. *L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*. Paris : Bibliothèque Nationale de France / Seuil.
- HORODOWICH, Elizabeth, et Lia Markey (éds.). 2017. *The New World in Early Modern Italy, 1492-1750*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HORST, Thomas. 2009. « Traces of Voyages of Discovery on early 16th Century Globes ». *Globe Studies* 55/56 : 23-38.
- LEFÈVRE, Placide. 1947. « A propos de Maximilien Transylvanus et de sa famille ». In *Miscellanea historica in honorem Leonis van der Essen, Histoire diplomatique du Luxembourg*, éd. Léon Ernest Halkin, 549-551. Bruxelles : Éditions Universitaires.
- LESTRINGANT, Frank. 1987. « La flèche du Patagon ou la preuve des lointains : sur un chapitre d'André Thevet ». In *Voyager à la Renaissance*. éd. Jean Céard y Jean-Claude Margolin, 468-496. Paris : Maisonneuve et Larose.
- LESTRINGANT, Frank. 1991. *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*. Paris : Albin Michel.
- LESTRINGANT, Frank. 2002. *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*. Genève : Droz.

- LESTRINGANT, Frank. 2013. « La cosmographie universelle de Guillaume Le Testu (1556). Au croisement de la géographie savante et de la science nautique des portulans ». *Revue du Comité français de Cartographie* 216 : 91-107.
- MANCEL, François. 2012. « Raphaël Hythlodée et l'utopique Cité des Anges ». *Moreana* 49 : 183-205.
- MARGOLIN, Jean-Claude. 1977. *Neuf années de bibliographie érasmienne (1962-1970)*. Paris : Vrin.
- MARQUES, Alfredo Pinheiro, et Luís Filipe F. R Thomaz, (éds.). 2006. *Atlas Miller*. Barcelona : M. Moleiro Ed.
- MOLLAT, Michel. 1975. « Humanisme et grandes découvertes (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) ». *Francia* 3: 221-235.
- MORE, Thomas. 1516. *De Optimo reipublice statu, deque nova insula Utopia*, éd. Pierre Gilles. Louvain : Theodoricus Martinus (Thierry Martens).
- MORE, Thomas. 1983. Thomas More, *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, éd. Marie Delcourt. Genève : Droz.
- NÈVE, Félix. 1890. *La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique*. Louvain : Peeters.
- PAIGE, Paula S. 1969. *The voyage of Magellan: the Journal of Antonio Pigafetta*. Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice Hall.
- RAMUSIO, Giovanni Battista. 1550. *Primo volume delle nauigationi et viaggi*. Venise : Giunti.
- RAMUSIO, Giovanni Battista. 1978-1988. *Navigazioni e viaggi*, éd. Marica Milanese. Turin: Einaudi.
- RANDLES, W. G. L. 1980. *De la terre plate au globe terrestre. Une mutation épistémologique rapide (1480-1520)*. Paris : A. Colin.
- RAVENSTEIN, B. de Meester de. « Les origines de Maximilien Transsylvanus ». In *Miscellanea historica in honorem Leonis van der Essen, Histoire diplomatique du Luxembourg*, éd. Léon Ernest Halkin, 540-547. Bruxelles : Éditions Universitaires.
- RELAÑO, Francesc. 2005. « Le plan secret de Magellan ». In *Connaissances et pouvoirs : les espaces impériaux (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, éd. Charlotte de Castelnau-L'Estoile, François Regourd, 25-38. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- ROERSCH, A. 1928. « Nouvelles indications concernant Maximilien Transsylvain ». *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 7 (3) : 871-879.
- ROERSCH, A. 1933. « Le conseiller de Charles Quint, Maximilianus Transsylvanus ». *Humanistica Lovaniensia* 3 : 33-54.

- ROLET, Anne, et Stéphane Rollet. 2011. « De la quête d'Orphée à la naissance d'Athéna, sous le regard de la divina sophia : essai d'interprétation symbolique du décor de façade du palais de Maximilien Transsylvain à Bruxelles ». *Humanistica Lovaniensia* LX: 161-193.
- SALLABERGER, Johann. 1997. *Kardinal Matthäus Lang von Wellenburg (1468-1540). Staatsmann und Kirchenfürst im Zeitalter von Renaissance, Reformation und Bauernkriegen*. Salzbourg : Pustet.
- SAINT-MARTIN, Louis Vivien de. 1874. *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques*. Paris : Librairie Hachette.
- SKELTON, R. A. 1969. *Magellan's voyage: a narrative account of the First Circumnavigation*. New York: Dover Publications.
- TOURNOY, Gilbert. 2005. « Il primo viaggio intorno al mondo di Magellano nella relazione di Massimiliano Transilvano ». *Camoenae Hungaricae* 2: 79-92.
- TRANSYLVANUS, Maximilianus. 1523. *De Moluccis insulis*. Rome : F. Minitii Calvi.
- ULMANN, Heinrich. 1884. « Matthäus (Kardinal) ». *Allgemeine Deutsche Biographie* 20 : 610-613.
- VAGNON, Emmanuelle, et Eric Vallet (éds.). 2017. *La fabrique de l'océan Indien (Antiquité-XVI<sup>e</sup> siècle)*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- VAN DEN BERGEN-PANTENS, Christiane (éd.). 1996. *L'ordre de la Toison d'or de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505) : idéal ou reflet d'une société ?*. Turnhout : Brepols.
- VAN DER STOCK, Jan (éd.). 2016. *In Search of Utopia. Art and Science in the Era of Thomas More*. Amsterdam : Amsterdam University Press.
- WOODWARD, David (éd.). 2007. *The History of cartography, Volume 3: Cartography in the European Renaissance*. Chicago : Chicago University Press.
- ZWEIG, Stefan. 1938. *Magellan*. Paris : Grasset.